

La vampire

Jean Bouvier

Gloubik Éditions

2021

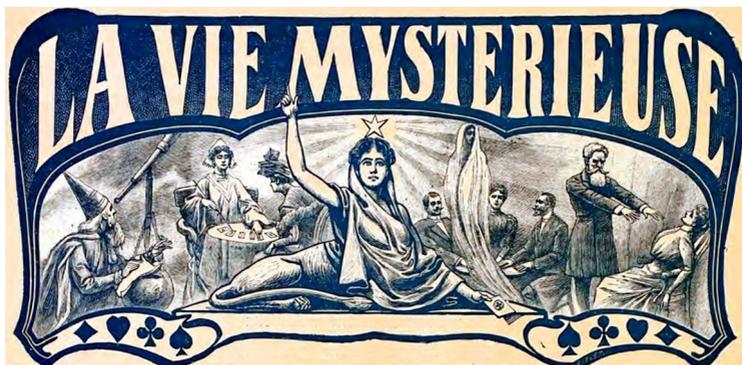


La vampire est un court roman de Jean Bouvier (1869-1935) publié dans ***la vie mystérieuse*** dans les numéros 41, 42, 43, 44 et 46 à l'automne 1910.

Bien que relativement prolifique cet écrivain est visiblement tombé dans l'oubli. Les quelques textes que j'ai pu lire de lui ne justifient en rien cet oubli. Le texte qui suite le prouve assez bien.

Dernière remarque : je n'ai nullement l'intention de proposer ce livre en édition papier. Donc, si vous trouvez ce livre imprimé en l'état, c'est que vous avez été victime d'un malendrain.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.



Je livre ces pages à la méditation de mes confrères, les docteurs en médecine qui n'admettent point les phénomènes surnaturels, nient les effets morbides sans causes pathologiques, refusent de croire aux manifestations du satanisme, à la puissance des exorcistes et traitent par des douches les malheureuses victimes des esprits du mal.

J'exposerai les faits tels qu'ils se sont produits, tels que je les ai subis et soufferts. Mon récit sera de franchise et de sincérité. Je sacrifierai à l'exactitude et à la vérité les effets d'horreur tragique, les écarts d'une imagination encore vibrante du choc des

événements. Je briderai ma plume et la contraindrai autant que possible au récit fidèle et nu.

Parfois les mots me manqueront pour décrire tant d'épouvante, pour peindre de tels états d'âme, pour imposer de telles visions, pour rendre d'une façon vivante et même d'une manière précise ce que j'ai vu de mes yeux, senti physiquement, ressenti psychologiquement.

Mais le lecteur saura suppléer au défaut des termes, s'il veut me lire sans arrière-pensée, sans me taxer d'avance de visionnaire ou de dément.

Il me suivra dans les chemins d'ombre et de mystère, d'autant plus facilement que je l'y conduirai sans ruses et sans détours.

Et quand il aura lu ces pages de cauchemar, je suis persuadé, s'il n'abdique

point son scepticisme, qu'il reconnaîtra au moins la loyauté de mes intentions. « Rien n'est plus difficile, écrit Huysmans, que de tracer une ligne de démarcation entre les attaques variées de la grande névrose et les états différents du satanisme. »

Je ne prétends pas résoudre le problème, car il est bien évident que chacun juge la matière à son point de vue. Les prêtres et les sorciers croient au surnaturel ; les médecins n'admettent que le naturel.

Pour ma part, je l'ai déjà dit, je ne veux entreprendre qu'un récit exact, laissant à chacun le droit de croire ou de ne pas croire.

Mais la franchise impose toujours la vérité.



J'avais environ vingt-cinq ans, lorsque

je vins m'établir à Saint-Martin de Cenilly, pour y exercer la médecine.

Mon choix était dicté par la seule raison que je possédais dans cette commune trois fermes et une petite maison « bourgeoise. »

Ces biens venaient de m'échoir en héritage. Les fermes se trouvaient assez loin du bourg. La maison se voyait à cent mètres de l'église, en bordure sur la grande route départementale qui va de Coutances à Saint-Lô.

Ceux qui ont la veine de posséder la terre normande doivent surveiller « sa faisance valoir » pour en tirer profit.

D'autant que mes propriétés constituaient toute ma fortune, j'occupais la majeure partie de mon temps à surveiller mes fermiers, en attendant la clientèle qui ne

se pressait pas de venir.

Les gens de Saint-Martin avaient pris l'habitude de se soigner, de guérir ou de mourir sans l'aide du docteur. Ceux qui contrevenaient à cette loi générale préféraient à mes ordonnances les recettes des « rebouteux » qui foisonnaient aux alentours. Leur ignorance égalait leur avarice et leur entêtement était sans bornes.

Ah oui ! On imaginerait difficilement des paysans plus grossiers, pins arriérés, habitant un pays plus isolé, éloigné de toute agglomération, privé de communications avec le monde intelligent, sans télégraphe, sans tramway, sans chemin de fer, presque sans routes carrossables...

Toutefois le sol était gras et fécond. Ces bœufs et les vaches erraient par troupeaux dans les prés. Les récoltes de

seigle, de blé, d'orge ou de sarrasin bariolaient les champs. Les collines couvertes de pommiers s'étendaient à perte de vue jusqu'à l'horizon. Le soleil dans le ciel bleu dorait et parfumait l'ensemble des choses. On respirait largement. On vivait parmi les belles couleurs et les bonnes odeurs. Rien ne vaut la vie à la campagne au printemps et en été.

Mais le pays devenait affreusement triste en automne et en hiver avec l'aspect désolé des sillons nus, des arbres sans feuilles, des prés noyés par la rivière, des chemins boueux, du ciel éternellement gris, de la pluie tombant lente et froide, sans arrêt, ou de la neige enveloppant tout dans un linceul...

Moi, je me plaisais à Saint-Martin on toute saison. De solides liens m'attachaient à cette terre. Je l'aimais verdoyante et

ensoleillée ; je l'aimais nue et sombre parce que mes ancêtres l'avaient labourée, parce que j'y étais né... La solitude de ma demeure ne me pesait pas. Je vivais au milieu des souvenirs, entouré de choses précieuses et familières. Ma vieille servante, Mélanie, faisait mon ménage. Elle se couchait à l'heure des poules, se levait au chant du coq et restait à bavarder dans le bourg le reste du temps. C'était une fille honnête et paresseuse qui m'aimait bien. Il lui arrivait souvent de me cuisiner de bons plats pendant que je courais les routes pour voir mes malades, administrer mes biens, ou simplement pour me distraire.

Nos guérets étaient giboyeux, notre rivière poissonneuse. La chasse et la pêche sont plaisirs de bourgeois campagnards.



Ceci dit, j'arrive aux événements que je prétends livrer à la méditation des incrédules. Leur point de départ peut se placer au mois de novembre 19**, deux ans environ après mon arrivée à Saint-Martin.

Je revenais de la chasse en suivant une « viette » qui coupe du village des Huchettes pour aboutir au bourg.

Le soir indécisait l'apparence, estompait les contours et confondait l'image des arbres, des fossés et des buissons.

Je « cheminai », le fusil à la bretelle, la carnassière sur les reins, précédé de mon chien Philos, un setter de pur sang.

Je marchais allègrement. Des nuées de corbeaux s'élevaient des labours et tourbillonnaient au-dessus de ma tête en croassant. Je n'avais jamais vu tant de corbeaux. Ils me paraissaient plus gras et

plus noirs que d'habitude, d'une race inconnue dans nos contrées. Leurs cris étaient sinistres au milieu de la désolation du soir, sur l'étendue des champs déserts. Bref, ils m'énervaient au point que j'allais épauler mon fusil et tirer... quand Philos vint brusquement se jeter dans mes jambes en hurlant.

Philos hurlait longuement, douloureusement... Les gens de Saint-Martin qui entendent hurler les chiens ainsi par les nuits de lune, prétendent qu'ils sentent passer la mort.

Je voulus calmer mon chien. Peine perdue ! Il hurla plus fort... puis se coucha, le poil hérissé, l'œil ardent, la gueule ouverte, montrant les crocs.

À ce moment deux dames m'apparurent au tournant du sentier, deux

dames voilées de crêpe et vêtues de deuil... Elles venaient vers moi... Philos se ramassa pour bondir. Je n'eus que le temps de le saisir par le collier et de le retenir. Les dames passaient lentement sans paraître me voir. Elles ne parlaient pas. L'une me sembla jeune, svelte et gracieuse : l'autre voûtée et cassée en deux par la vieillesse. Cependant, la jeune s'appuyait languissamment sur le bras de la vieille qui semblait la porter, la traîner le long du chemin...

La stupéfaction me cloua dans l'ombre du fossé jusqu'à ce qu'elles eussent disparu... Je n'avais pas l'habitude de rencontrer de belles dames dans les sentiers de Saint-Martin... Celles-ci, d'ailleurs, m'étaient complètement inconnues. D'où venaient-elles ? Où demeuraient-elles ? Qui les amenait au pays ?

Je posai ces questions à ma servante

Mélanie sitôt rentré chez moi, et je sus immédiatement à quoi m'en tenir...

Mélanie remplaçait la gazette du bourg. Sa principale occupation, — on le sait déjà, — consistait à recueillir et à colporter de porte en porte les nouvelles et les faits divers.

— Monsieur le docteur a rencontré les dames du Catet, me dit Mélanie. Elles sont installées « à demeure » depuis quinze jours. Ce sont des « horzaines », des espèces de baladines qui font peur aux gens...

Lancée sur un sujet, ma servante parlait d'abondance sans s'arrêter. Je l'écoutais toujours sans l'interrompre.

— Monsieur le docteur connaît bien le Catet, à un quart de lieue de la Huchette en « tirant » sur Belval. Faut y pas être damné pour habiter une maison pareille, fermée

dans quatre murs et loin de tout voisinage ? Une maison qui n'a pas été ouverte depuis vingt ans, où tout est pourri, dont les chambres sentent le moisi et la lèpre, un vrai nid de limaces, de lézards ou de rats.

Je connaissais bien le Catet. Pendant que Mélanie parlait, je revoyais nettement cette vieille gentilhommière abandonnée, ses portes de bois vermoulu, ses fenêtres aux abat-vent clos, sa ceinture de murailles couvertes de lierre, ses pignons pointus et leurs deux girouettes qui criaient au vent...

Je voyais les arbres centenaires de son parc couronnant la crête des murs, les chênes aux branches tordues, les flèches sombres des sapins, la masse lourde des marronniers et des tilleuls, la chevelure éplorée des cyprès... Je voyais les douves pleines d'une eau verdâtre où chantaient les rainettes, le fouillis des ronces et des orties

sur les talus, l'amas de feuilles mortes qui pourrissaient à leurs pieds.

Je me rappelais des impressions maintes fois ressenties en passant devant cette maison, la tristesse qui me poignait, une sorte d'inquiétude, de peur instinctive qui me forçait à doubler le pas... la pensée que c'était là une chose morte, une sorte de tombe fermée sur de terribles souvenirs...

Ma servante continuait :

— Faut croire que ces créatures-là sont reniées du monde et qu'elles ont besoin de se cacher comme des bêtes de nuit au fond d'un trou. Que sais-je ? Elles ont des noms qu'on ne peut pas prononcer sans s'écorcher la bouche, des noms de sauvages... Elles parlent « charabia ». Faut les faire répéter pour comprendre. Et voilà deux dimanches déjà qu'elles manquent la messe !... Ce sont

des hérétiques, y a pas d'erreur !

Je crus devoir intervenir :

— On peut être honnête femme sans pratiquer la religion catholique. Toutes les croyances sont respectables.

— Je dis que ces femmes-là sont vendues au diable, reprit Mélanie. Les avez-vous bien regardées, monsieur le docteur ? Il y en a une jeune et une vieille. La vieille a l'air d'une sorcière... La jeune a l'air d'une morte...

Elle s'arrêta une seconde pour reprendre d'une voix plus basse :

— J'ai vu des mortes... Eh bien... C'est tout pareil...

Je m'écriai :

— Cette fois, vous exagérez, Mélanie...

— Parbleu ! je sais bien que la personne en question n'est pas défunte, puisqu'elle marche, parle et remue comme tout le monde. Mais elle donne l'idée d'une déterrée. Elle porte pour ainsi dire le « signe » de la mort, et elle doit en avoir conscience, car un voile lui couvre toujours la figure.

— Si vous n'avez aperçu sa figure que sous un voile, je ne m'étonne plus...

— Je l'ai vue sans voile chez le boucher, pas plus tard qu'hier midi. Le boucher tue tous les mardis et vendredis, soirs. Eh bien ! elle vient ces jours-là, au moment juste où il égorge les bêtes. Elle vient pour boire du sang... Et elle en boit de pleins verres, vous entendez, monsieur le docteur.

— C'est très possible, Mélanie.

Certains malades boivent le sang des abattoirs. Le remède est vieux. Et les vieux remèdes ont leur valeur...

Mélanie me parla encore longtemps des deux étrangères. Je dus entendre tous les racontars qu'elle avait glanés sur leur compte depuis quinze jours. Les commères de villages ont plus terribles que la peste. Elles déchirent les gens sans les connaître, à belles dents...

Pour ma part, je ne versais pas dans ce travers. Je ne croyais que ce qu'il était possible de croire. Je taxais le reste de mensonges. Et je plaignais sincèrement ces deux étrangères, tombées dans un pays perdu au milieu d'une population hostile. Mais pourquoi venaient-elles se fixer au Catet ? Après quels avatars... quels événements douloureux et décisifs ? Je me posais la question sans pouvoir la résoudre.

Et mon imagination trottait, inventant des raisons, cherchant des causes, des explications raisonnables.

Le lendemain, je ne songeais plus à cette histoire, quand Mélanie entra dans mon cabinet pour me remettre une lettre.

— On l’apporte du Catet... Monsieur le docteur. Bien sûr qu’il y a des malades là-bas.

L’enveloppe portait mon nom tracé d’une écriture large et haute. Je l’ouvris. Et pendant que Mélanie attendait, curieuse... je lus :

« monsieur le Docteur,

« Je vous prie de venir de suite au Catet pour donner vos soins à ma fille Mirka qui est très souffrante.

« J’ai bien l’honneur de vous saluer. »

Suivait une signature que je dus renoncer à déchiffrer, mais qui me parut des plus exotiques.

— Vous avez raison, dis-je à Mélanie. Il y a une malade là-bas...

— Une des femmes ?

— Oui.

— Et vous allez la soigner ?

— Naturellement !

Elle hocha la tête et formula :

— À votre place je me méfierais.

— de quoi ?

— Un mauvais sort est si vite jeté...

J'éclatai de rire et je sortis.

J'avoue que la curiosité de voir les

deux étrangères me poussait beaucoup plus que le devoir professionnel. Je marchais d'un pas nerveux. Le soleil se cachait sous les nuages. Le vent me jetait son souffle froid dans la figure. Une brume fine et légère flottait sur les terres mouillées par les pluies de novembre.

Je m'arrêtai devant le Catet. Rien ne changeait son aspect extérieur. La mélancolie de l'automne pesait sur ses pierres, sur son toit, sur son parc teinté d'ocre et de pourpre. Les fenêtres gardaient leurs contrevents fermés.

Le grand portail était clos. Et tout était silencieux au dedans comme au-dehors de la propriété. Rien ne décelait la présence de ses habitants, aucun bruit aucune voix...

Je restai quelques secondes assez perplexe. Comment m'introduire, annoncer

ma visite..? On n'avait pas précisément l'air de m'attendre. Enfin j'avisai, à gauche du portail, une toute petite porte munie d'un heurtoir en fer.

Mon coup de marteau retentit dans l'écho du parc, une fois, deux fois...

Des bandes de gros corbeaux s'envolèrent alors des arbres et passèrent les ailes tendues au-dessus du chemin... Chose bizarre ! Je crus reconnaître les corbeaux que j'avais déjà vus la veille, avant de rencontrer les deux étrangères.

Cependant des pas s'approchaient et la porte s'entrouvrait lentement, comme à regret, laissant un vide de quelques centimètres, la place de passer une main.

— Ne craignez rien, fis-je en poussant.

Le vantail céda sous ma pression et je

me trouvai en face d'un homme au teint de safran, à la barbe hirsute, vêtu d'une blouse de toile écrue, chaussé de fortes bottes, un vrai type de moujik.

— Je suis le docteur, déclarai-je. Je viens pour soigner la jeune fille malade.

Il remua la tête du haut en bas, émit quelques sons en portant ses mains à sa bouche, puis à ses oreilles, pour me faire comprendre qu'il était sourd et muet.

Mais on lui avait évidemment donné des ordres, car il me précéda vers la maison.

Nous suivîmes une allée entre deux rangées d'arbres qui enchevêtraient leurs branches en forme d'arceaux. Des bancs de pierre se dissimulaient dans l'épaisseur de l'herbe, pareils aux tombes d'un cimetière abandonné. Nos pas bousculaient la couche de feuilles mortes.

Nous gravâmes enfin le perron du Catet. Je fus introduit dans une sorte de boudoir garni de meubles laqués et de tentures polychromes, devant une femme eu deuil.

Elle portait les marques de l'âge. Ses cheveux blancs, frisés comme de la laine, auréolaient sa figure couleur de vieux buis. L'arête de son nez se recourbait comme un bec pour venir rejoindre son menton. Deux rides très profondes creusaient ses joues et accentuaient l'amertume de sa bouche. Ses yeux s'enfonçaient sous l'arcade des sourcils et dans les poches des paupières. Son corps maigre et sec se courbait en arc.

Mélanie n'avait pas exagéré. Elle ressemblait à ces vieilles tziganes qui disent la bonne aventure, aux sorcières des légendes qui chevauchent un balai pour aller au sabbat.

Je n'eus pas besoin de lui dire qui j'étais. Tout de suite elle me donna son état civil.

— Je m'appelle Wanda Kovieska. Ma fille a nom Mirka. Nous sommes Polonaises et nous habitons Varsovie avant la mort de mon mari qui était fonctionnaire au service du gouvernement russe.

Je m'inclinai. Elle continua :

— Je vous ai fait venir pour ma fille. Voilà un an qu'elle languit. Pauvre Mirka ! Le mal qui la ronge cause mon désespoir. Si vous avez vu des fleurs qui se fanent, qui périssent faute de sève, vous devez comprendre... Pourtant nous avons consulté des médecins et suivi leur traitement... En dernier lieu on avait ordonné le séjour à la campagne, la vie calme, loin du monde. Alors nous sommes venues dans ce pays. Je

pensais que ma fille allait guérir. Hélas, non ! Elle est retombée brusquement aussi malade qu'autrefois...

Elle parlait en cherchant ses mots, avec un accent bizarre mais avec une grande correction.

— Quand son mal la prend, Mirka s'endort. Les docteurs appellent cela de la léthargie. On pourrait la croire morte. Non ! elle respire, elle vit; ses yeux voient, ses oreilles entendent. Elle reste ainsi l'espace d'une semaine. Puis elle se réveille, elle ressuscite, elle retrouve lentement des forces. Mais vous allez monter dans sa chambre... Vous examinerez et vous jugerez.

J'esquissai un geste d'assentiment. L'étrangeté de cette maladie m'impressionnait. Les affections nerveuses étaient rares dans ma clientèle si restreinte.

J'ignorais complètement la léthargie. Pour me renseigner, je demandai :

— Pouvez-vous me nommer les médecins que vous avez consultés, préciser leur diagnostic, m'indiquer leurs prescriptions ?

— À quoi bon ! Nous avons consulté à Londres, à Paris, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Les docteurs qui ont soigné Mirka étaient des célébrités, des hommes éminents, des spécialistes. Leurs traitements n'ont donné aucun résultat.

J'avouai très franchement :

— Madame, je ne suis pas un homme éminent. Je ne suis pas non plus spécialiste. Après tant d'efforts inutiles, je crains fort d'échouer à mon tour.

Elle eut un sourire plein d'ironie.

— Je crois que vous êtes aussi capable de soigner ma fille que les autres. Le simple bon sens suffit souvent là où la science s'égaré. D'ailleurs j'ai confiance en vous.

Je ne trouvai plus rien à répondre. Madame Kovieska me précéda dans l'escalier qui conduisait aux chambres. Sur le palier de l'étage elle ouvrit une porte :

— C'est ici, me dit-elle, entrez !

L'appartement me parut assez vaste, bien que plongé dans l'obscurité. Les rideaux hermétiquement fermés des fenêtres ne laissaient pas passer le jour. Une bougie, dans un chandelier de cuivre, brûlait au près du lit de la malade. Sa lueur étoilait la pénombre. J'aperçus sur les oreillers la blancheur d'un visage aux yeux clos.

Madame Kovieska me souffla dans l'oreille :

— C'est ma fille Mirka !

Je m'approchai.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut le teint de Mirka. la pâleur verdâtre de son front et de ses joues, la lividité de ses lèvres et de ses paupières cernées de bistre, l'immobilité complète de ses traits.

Ce teint de cadavre n'enlevait rien à la beauté de la jeune fille. Au contraire ! L'apparence du trépas la solennisait. Sur la blancheur des linges, dans le flot de ses cheveux noirs dénoués et répandus, avec ses longues mains jointes dans un geste d'éternité, elle rappelait les vierges reliquaires, les vierges de cire couchées au fond des chapelles votives, sous les autels. Sa mère devina mes impressions et soupira :

— Pauvre Mirka ! On la dirait morte !

Je continuai mon examen.

En relevant les draps, je découvris la forme du corps moulé aux plis d'une longue chemise. Les membres n'avaient point la rigidité cadavérique. Les articulations des jambes et des bras jouaient sans effort. Ma main chercha la place du cœur. La peau donnait une sensation de froid, mais le cœur battait. Je percevais son mouvement faible et régulier. La poitrine se soulevait lentement, insensiblement, pour aspirer et respirer l'air... Je dis à madame Kovieska :

— Votre fille vit et respire...

Elle s'écria.

— Pouvez-vous la guérir ?

— Je puis essayer. Ce sommeil bizarre provient évidemment d'un phénomène nerveux, mais on peut en chercher la cause

dans la faiblesse, dans l'anémie qui débilite la malade... Supprimer la cause, c'est supprimer l'effet.

La vieille dame n'avait pas compris. Elle m'interrogea.

— Vous parlez d'anémie... que veut dire ce mot ?

— Il exprime la disparition des globules rouges du sang. L'anémie peut résulter d'une maladie antérieure, du tempérament des malades, de leur genre de vie. Les chagrins, les grands chocs moraux en déterminent l'évolution.

À mesure qu'elle comprenait, madame Kovieska hochait la tête.

— C'est bien cela ! Vous avez trouvé la cause du mal.

— Votre fille n'a plus une goutte de

sang rouge dans les veines, dis-je encore. Ses lèvres, ses gencives, ses paupières sont absolument incolores. Regardez.

Pour appuyer ma conclusion, j'entr'ouvris doucement les lèvres sur les dents, puis je retroussai la paupière gauche sur sa sclérotique...

La prunelle très noire se noyait dans le blanc laiteux de l'œil. La pupille, pleine de paillettes brillantes, se dilatait à la lumière. Et tout à coup cette pupille s'immobilisa aiguë comme la pointe d'un stylet d'or. Il me sembla qu'elle me lançait le rayon de son regard... Une sorte de jet de feu brûlant et pointu m'entra dans le crâne. Ce fut rapide, mais douloureux au point que je ne pus retenir un cri.

— qu'avez-vous donc ? me demanda madame Kovieska.

— Je n'ai rien, rien... Mon examen est terminé. Descendons ! Je vais rédiger mon ordonnance.

Je m'éloignai du lit avec précipitation. La vieille dame n'insista pas. Dans le petit boudoir du rez-de-chaussée, j'écrivis les formules d'un énergique traitement contre l'anémie, et je pris congé...



Je n'avais jamais éprouvé une telle hâte de quitter le chevet d'un malade. Ma sortie ressemblait à une fuite. Le regard de Mirka me brûlait. L'impression d'une pointe aiguë durait sur mon front. Je me sentais dominé par une émotion singulière, qui allait en s'exaspérant. Je ne pouvais pas exactement l'analyser. Elle était faite d'une inquiétude poussée jusqu'à l'angoisse et aussi d'une peur atroce. On éprouve une

émotion à peu près pareille pendant un violent orage, entre la décharge électrique de la foudre et le coup de tonnerre. On s'arrête de vivre dans l'attente...

Je respirais avec peine en attendant quelque chose. Quoi ? Je ne savais pas : un bruit, un choc, une douleur peut-être ?

L'idée me vint ensuite qu'on me suivait. Cette idée absurde s'implanta, se fixa. Je me retournai plusieurs fois et ne vis personne. Néanmoins je continuai à sentir la présence d'un être vivant sur la route déserte, d'un être qui marchait sur mes talons, dans mes pas... cet espèce de cauchemar s'évanouit quand j'arrivai devant ma maison. Ce fut le coup de soleil balayant un nuage noir. Le sang-froid me revint avec l'énergie et le sens de la réalité.

En réfléchissant aux sensations

éprouvées, je conclus à une excitation cérébrale passagère, à un effet d'auto-suggestion.

— Je me suis monté le coup, me dis-je. C'est évident ! Les racontars de Mélanie m'avaient échauffé la cervelle. J'ai vu les choses avec une imagination exaltée. Je les ai colorées, déformées, agrandies, surnaturalisées... En résumé rien n'est bizarre dans cette aventure. Elle reste simple et banale. J'ai été appelé à donner mes soins à une jeune fille chlorotique ; un point, c'est tout.

Ces réflexions faites, je déjeunai rapidement, puis je partis pour la chasse.

Rien ne vaut une longue course pour calmer les émotions violentes. J'arpenai des kilomètres. Je franchis des fossés et des haies. Je me fatiguai pour dompter mes nerfs

et tuer la mauvaise fièvre. Mélanie me vit rentrer à la nuit, très gai, avec une gibecière garnie et une faim de loup...

— Voilà qui est bien... Me dit-elle. Quand M. le docteur est joyeux, moi je suis contente. J'avais craint le contraire après sa visite au Catet.



Les soirées d'hiver sont longues et tristes pour ceux qui vivent seuls à la campagne. On doit s'ingénier à tromper l'ennui des heures jusqu'au moment de dormir.

Quand je ne restais pas à me chauffer dans la cuisine où Mélanie bavardait sans frein, je m'enfermais dans mon cabinet pour lire ou pour écrire sous la lampe, pour feuilleter mes bouquins et mes revues de

médecine, ou tout simplement pour rêver sans témoins.

Une paix profonde m'entourait. Dehors la pluie pouvait tomber en cataractes, le vent siffler en plaintes aiguës, la Lune bleuir la neige ou argenter les champs, je ne m'en souciais guère. Dans ma robe de chambre et dans mes pantoufles j'étais à l'aise, j'avais chaud. Le sommeil venait doucement me prendre. Les rares bruits du dehors m'arrivaient assourdis... Le couvre-feu tintait au clocher. Une charrette attardée roulait sur la route. Un chien aboyait.

ce soir-là, je me retirai dans mon cabinet, au tant pour éviter les indiscrètes questions de Mélanie, que par besoin de m'allonger dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets.

La nuit était claire et froide. La lueur

de la Lune luttait avec la lumière de ma lampe. J'entrepris de lire mon journal selon mon habitude pour occuper le temps. Ma servante allait et venait dans la cuisine, remuait les casseroles, rangeait la vaisselle et vidait les eaux grasses en parlant toute seule... Vers neuf heures, elle se retira dans sa chambre.

Le besoin de sommeil m'alourdissait. Mes idées se brouillaient. Les lettres imprimées dansaient sous mes yeux. La feuille du journal pesait à mes doigts. L'idée ne me venait pas de gagner mon lit. L'engourdissement me clouait dans mon fauteuil. Je cétais au plaisir de rester immobile à cette molle douceur que procure le coin du feu, quand il gèle au-dehors.

Je ne puis dire combien de temps je demeurai ainsi anéanti de bien-être... Ma pendule battait les secondes, aucun autre

bruit ne troublait ma paresse.

Tout à coup la clochette de la porte se mit à tinter doucement, timidement.

Je crus avoir mal entendu et me dressai pour écouter...

D'abord un silence... puis un nouveau tintement plus appuyé, plus prolongé... Je me dis :

— On vient pour un malade. Il faut voir.

À la fenêtre, j'observai la route. Une femme stationnait devant chez moi. Le clair de lune prolongeait son ombre. Elle paraissait très grande et donnait l'idée d'une longue tache blanche dans la blancheur de la nuit.

En pareil cas le devoir d'un médecin est impérieux.

Je descendis.

Mais la porte ouverte, je reculai de surprise devant Mirka Kovieska...

Muette et légère, elle passa, monta l'escalier et entra sans hésiter dans mon cabinet.

En vérité, elle semblait connaître autant que moi-même les détours de la maison. On aurait pu croire qu'elle y était déjà venue.

Je la suivis, ahuri par son apparition, par son invasion rapide, sans comprendre l'étrangeté de sa présence, de sa visite à cette heure.

Son pas ne faisait aucun bruit. Elle glissait avec des ondulations, un balancement gracieux des hanches et de la croupe, à la manière des patineuses, ou

comme si d'invisibles ailes l'eussent soutenue au ras du plancher.

Dans mon cabinet, elle se tint droite et immobile pendant l'espace d'une seconde. Je m'empressai de lui offrir un fauteuil...

Sitôt assise, elle releva d'un geste harmonieux son grand voile de crêpe et me montra sa face pâle, encadrée dans ses longs cheveux.

Je commençai une phrase...

— Permettez-moi de vous demander, mademoiselle...

Je ne pus achever.

Elle ouvrit ses paupières baissées. Les rayons de ses prunelles vinrent me frapper. Ce furent deux vrilles qui s'enfoncèrent dans mes tempes à la fois...

Je m'écriai :

— Dites-moi ce qui vous amène, mais je vous en supplie ne me regardez pas !

J'entendis son rire, une vibration grêle, rapide, pareille au battement d'aile d'une chauve-souris... Mais elle ferma les yeux...

La sueur perlait sur mon front. Mirka restait assise. Son buste oscillait comme une chose flottante au vent, le rire découvrait ses dents blanches et pointues.

La force de rester de bout me manqua. Je dus prendre une chaise en répétant :

— Parlez-moi, dites-moi ce qui vous amène...

Sans me répondre, elle se leva, se pencha et d'un bond se jeta sur moi.

L'imprévu de son acte paralysa ma

défense. J'étais comme une proie aux mailles d'un filet. Les flots de sa chevelure m'inondaient le visage. Ses bras me serraient. Cependant son corps ne pesait pas. En voulant la repousser je ne tâtai que du vide...

Et la lutte fut courte, parce qu'elle m'aveugla avec la lueur de ses yeux.

Je me crus submergé sous des eaux, plongé dans d'immenses remous, encerclé dans des anneaux de braise.

Puis je ne vis plus rien, je ne sentis plus rien... Où étais-je ?...

Quand je repris mes sens, Mirka avait disparu. Son fauteuil était vide, la porte de mon cabinet était close. La lampe brûlait. La face ronde de la Lune riait dans ma fenêtre. Le calme de la nuit s'étendait sur la Terre. Ma pendule marquait minuit un quart.

Il me restait dans la bouche une saveur âcre, un goût de pourriture et de sang. En me traînant jusqu'à ma chambre, attenante à mon cabinet, je me sentis faiblir comme un blessé.

Je me déshabillai machinalement, sans chercher à réunir les pensées dispersées dans ma tête. Sitôt couché le sommeil vint me prendre.

Au matin le souvenir me vint, le souvenir et l'absolue certitude des faits...

Je discutai cette certitude. Ma raison refusait d'admettre une pareille fantasmagorie et concluait encore au cauchemar, à l'auto-suggestion, à l'excitation cérébrale, aux phénomènes connus de la science.

Les raisonnements, les arguments extraits des livres, fruits de mes études,

étayaient ma conclusion. Pouvais-je opposer la valeur de mes sensations personnelles aux fortes opinions des maîtres et des professeurs ?

Non ! Ma conviction devait se dégager des apparences contraires et solidement s'établir.

Pour l'étayer, pour rester sans arrière-pensée, j'appelais Mélanie :

— Monsieur le docteur s'est payé une grasse matinée, dit-elle en entrant dans ma chambre. Voilà qu'il est bien près de midi.

Puis elle s'exclama :

— Comme vous êtes pâle ! Êtes-vous malade ?

— Malade ! quelle idée. Je ne me suis jamais mieux porté.

J'essayai de sourire en lui demandant :

— Avez-vous entendu sonner à la porte, vers dix heures, hier au soir ?

— Non ! me dit-elle. Je n'ai pas entendu. Est-ce qu'on a « cloché » ?

— Je ne sais pas. J'ai cru.

— Vous avez eu la berlue, monsieur le docteur. Je dors très dur. Mais la cloche me réveille toujours.

La remarque était juste, Mélanie se levait toujours pour ouvrir la porte, quand on venait me chercher la nuit.

Elle n'avait pas bougé, donc on n'avait pas sonné.

Cette évidence me ragaillardit, mais pour bien peu de temps, hélas !

En procédant à ma toilette, la glace de

mon lavabo refléta la pâleur de mon visage et le cerne de mes yeux. Un examen plus attentif me fit remarquer l'enflure de mes lèvres, gonflées comme par l'effet d'une ventouse ou d'un suçoir... Et sur mes tempes, à droite comme à gauche se voyaient deux petits points auréolés de blanc, semblables à des têtes de pustules...

— Comment réfuter ces preuves palpables... de me battre avec mon imagination et avec ma raison ? comment sortir de ce doute horrible ?

— Mirka est-elle venue... N'est-elle pas venue ? Ai-je rêvé... n'ai-je pas rêvé ?

Une résolution me vint enfin, la seule pratique...

Retourner au Catet.

*
**

Je parcourus assez rapidement les trois kilomètres qui séparaient Saint-Martin du Catet. Le Soleil illuminait la route et l'espoir me réchauffait le cœur.

Madame Kovieska ne parut pas surprise de me voir.

Elle me dit :

— Vous avez bien fait de venir. J'allais vous envoyer chercher, car ma tille n'est pas mieux.

— Vous m'étonnez, répondis-je. Je m'imaginai la trouver sinon tout à fait guérie, du moins debout et capable de marcher. Oui ! de marcher jusqu'au bourg de Saint-Martin.

Madame Kovieska répéta :

— De marcher... Vous croyez Mirka capable de marcher ?... Hélas ! Pauvre

Mirka !

Puis elle me prit par la main.

— Venez... Venez vite...

Je dus la suivre dans la chambre.

— Regardez si elle peut se lever, si elle peut marcher.

Sa voix vibrat aigre et sarcastique. Je l'avais froissée et indignée. Mais cela m'importait peu.

La chambre gardait le même aspect que la veille, les volets clos, les rideaux tirés, la bougie dans son chandelier de cuivre, sur la table, éclairant le lit. La malade ne semblait pas avoir fait un mouvement. Sa tête creusait l'oreiller à la même place. Son corps s'allongeait sous les draps dans la même position, droit et immobile. La bouche était fermée, les paupières baissées, les

cheveux épanchus en manteau d'ombre sur les épaules...

Toutefois le visage était moins pâle. Les joues se coloraient d'une teinte légère et vaporeuse... d'un rose d'aurore. Les muqueuses des lèvres semblaient aussi plus rouges...

Je fis mes observations à voix haute.

Madame Kovieska me répondit :

— Ces couleurs sont absolument artificielles. J'ai fardé ma fille ce matin.

L'explication me parut plausible. La coquetterie féminine ne perd jamais ses droits. Même en face de la maladie, une mère a souci de la beauté de sa fille... Quoi de plus naturel !

En sortant du Catet, j'étais fixé. Mirka n'avait pas quitté son lit. Quant à moi, j'avais

été le jouet d'un rêve, la proie d'un cauchemar.

Je passai le reste de la journée chez moi. Mélanie me prépara une infusion de tilleul. Je m'abstins de fumer. Je mangeai très peu, je supprimai le café et mon habituel petit verre de cognac. Résolu à me coucher de bonne heure et à dormir sans rêve, j'absorbai une dose de bromure. Enfin je me mis au lit et soufflai ma lampe à neuf heures sonnantes.

Je m'étais imposé l'obligation de dormir, mais je ne dormis point. Une appréhension me tenait éveillé. Les individus très nerveux sont ainsi remués par le sentiment de l'inévitable. Le bromure engourdisait mon cerveau. Mon corps gisait lourd et inerte, mes sens restaient actifs. Je voyais, je sentais, j'entendais...

Ma sonnette tinta comme la veille, exactement à la même heure que la veille.

Mon cœur se mit à battre follement... Mais je ne bronchai pas.

Mélanie avait soigneusement barré la porte avant de se retirer. J'avais vérifié les verrous et la serrure.

L'anxiété d'un second coup de sonnette arrêta ma respiration... Des secondes s'écoulèrent... Rien ! Aucun bruit.

Un soupir m'échappa. Un meuble craqua dans mon cabinet. Le vent d'un courant d'air souleva les rideaux de mon lit... Mirka était dans ma chambre.

Je la vis distinctement, malgré que ma lampe fût éteinte. Comment pouvais-je l'apercevoir ? Son corps conservait une irritante oscillation de pendule. Les plis de

sa robe se déroulaient sur le plancher. Elle était noire, énigmatique et muette...

Ses gestes se succédèrent suivant un rite. Le voile relevé lentement découvrit sa figure, la frange des cils ourlant les paupières closes, les lèvres meurtrières et souriantes...

J'étranglais de terreur... Elle riait toujours... Elle s'approchait avec une souplesse de chatte. Mes bras tendus pour la résistance ne repoussaient rien...

Pourtant je luttais... Je luttais jusqu'au moment où ses prunelles lancèrent leurs jets de feu... Alors je restai sans force... pour choir dans le vertige...

Mon réveil fut triste. Les gens qui se grisent d'opium ou de haschisch doivent éprouver ce morne accablement, cette stupeur...

L'épouvante me dominait et paralysait ma raison. Je ne cherchais plus à discuter les événements, à les expliquer selon des conclusions logiques, à l'aide de données scientifiques. Je les subissais avec un abandon passif, avec une résignation veule.

— Je suis fou ! Voilà... Je suis fou...

Je répétais ces mots en grelottant. Dehors le jour luisait. Les rumeurs du village s'épandaient sous le ciel gris et Mélanie bavardait avec une autre commère devant ma porte, comme si rien d'anormal n'était survenu.

Combien de temps restai-je sans oser bouger de mon lit, avec l'amertume de n'être plus qu'une intelligence sombrée, et la proie d'un délire inexplicable ?

Je me levai pour écrire au médecin directeur de l'asile d'aliénés de Saint-Lô. Ce

médecin était de mes amis. Je l'avais connu à Paris au cours de mes études, alors qu'il préparait son internat. J'avais confiance en son savoir.

Ce que j'écrivis... je ne m'en souviens plus... des mots... des phrases pour décrire un indescriptible état morbide. Ce galimatias se terminait par un appel désespéré, par un cri vers la délivrance... « Venez me voir de suite, mon cher ami, soignez-moi, sauvez-moi. Je deviens fou ! »

Lorsque je remis la lettre à Mélanie elle lut impunément l'adresse en me disant :

— Monsieur le docteur a bien raison d'écrire. Monsieur est encore plus « mal portant » qu'hier. Cela se voit.

En effet, ma pâleur me trahissait et les signes que j'avais déjà observés stigmatisaient plus apparemment ma chair :

l'enflure aux lèvres, les brûlures aux tempes...

La journée fut longue. J'errais dans la maison et dans le jardin, les mains au dos, le front courbé. Je revenais tourner dans mon cabinet comme une pauvre hôte en cage. Aucune idée ne se fixait dans mon cerveau. Et il m'en venait en flots tumultueux. Il m'en venait trop... Leur nombre augmentait mon désarroi. Le déséquilibre de mes pensées égalait l'incohérence de mes actes. Je ne savais à quoi me résoudre. Je m'asseyais pour me relever. Je prenais un livre, puis un autre, puis encore un autre... Et je ne lisais pas. Une torpeur engluait mes gestes... Je restais prisonnier de mes songes... Mon sang charriait un sortilège.

Cette agitation s'accrut quand tomba la nuit. Je vis l'ombre avec horreur. Quelle torture m'apportait-elle encore? Quel

supplice inévitable ?... Les vibrations de la sonnette... le souffle de l'apparition, toute ma démence, jusqu'à l'agonie, jusqu'à l'évanouissement dans l'angoisse et dans l'épouvante...

L'idée de me dérober à la suggestion me prit après mon repas. Elle fut instinctive, rapide. Puisque la crise me prenait à heure fixe, chez moi, dans mon cabinet comme dans ma chambre, dans mon fauteuil comme dans mon lit, il fallait changer l'heure, déplacer le lieu, briser le cadre des sensations, tromper l'ennemi qui me guettait... En un mot, il fallait fuir.

Je chargeai mon fusil de deux balles et je sifflai mon chien.

— Viens, Philos !

Mélanie ne me cacha pas sa stupéfaction.

— Comment, peut-on oser sortir la nuit dans un état pareil ?

Je ne répondis pas.

Dehors, je m'enfonçai dans le premier chemin de traverse venu, vers une direction opposée au Catet. La nuit n'était pas assez obscure pour m'empêcher de distinguer la forme des choses. Le ciel roulait ces gros nuages d'une architecture tourmentée qui porte une menace de pluie ou d'orage. Je marchai dans leur ombre, sous leur poids qui semblait écraser le sol. Le vent frissonnait aux feuillages noirs.

Les arbres et les arbustes prenaient l'aspect d'êtres animés. Les troncs se bombaient comme des ventres ou se voûtaient comme des dos. Les racines s'arc-boutaient ou se tortillaient dans l'argile des fossés. Les branches se courbaient ou se

dressaient, semblables à des tentacules ou à des piques.

J'allais au hasard des tenants et des aboutissants. Je m'égarais dans les mailles des sentiers. Il m'arriva de contourner des murs et des fermes où les chiens hurlaient, de traverser des grandes routes et des hameaux où tout le monde dormait déjà. Je franchis les barrières des clos et des vergers. J'arpentais des champs, des prés, des bois, au hasard, sans chercher à m'orienter, sans savoir où j'étais. J'allais, j'allais toujours...

Dix heures sonnèrent au clocher de Saint-Martin.

La voix de l'horloge m'arriva comme un soupir et me frappa comme un coup. Je m'arrêtai pour écouter... Quoi ? La plainte du vent dans les feuilles et les mille petits bruits du silence...

L'angoisse m'étreignait... le temps s'écoulait. Avais-je brisé le charme ?

Mes yeux écarquillés fouillaient les ténèbres. Je me trouvais sur un plateau à la corne d'une « jachère », creusée de trous, bossuée de mamelons et plantée d'ajoncs rabougris.

Je jure qu'au fond de cette lande j'aperçus alors une lumière très pâle, comme la lueur d'une lanterne balancée dans la brume...

Philos se mit à hurler. La lumière se rapprochait avec une rapidité extrême... Elle rayonnait autour d'une forme svelte et onduleuse. Deux foyers la dardaient en flèches, deux points rouges et ardents... deux prunelles... C'était Mirka !

Elle m'avait suivi, poursuivi, retrouvé, malgré ma fuite éperdue... À vingt mètres, je

reconnus la face de cire, les lèvres cruelles ouvertes, le voile de crêpe sur les cheveux...

Un frémissement de rage me secoua. Mes mains se crispèrent sur mon fusil. J'épaulai visant en pleine lumière, droit dans le feu des yeux...

Mes deux coups lâchés ensemble roulèrent dans l'écho. Je me disais :

— Je l'ai tuée. Mes balles lui ont traversé le crâne...

Non ! Elle continuait à s'avancer en souriant et en se balançant... Elle ouvrait les bras pour me prendre...

Je m'échappai... Je courus à toutes jambes et à perdre haleine, butant dans les touffes d'ajoncs, roulant dans les fondrières, me relevant, risquant des crochets et des détours, comme une bête traquée... Philos

me suivait dans cette course folle, apeuré comme moi...

Mais Mirka aussi courait sur mes talons. Elle déjouait mes ruses... C'était le jeu du chat et de la souris. Je franchissais d'un bond suprême le fossé de la lande, quand elle me renversa pantelant sur le sol...

En la sentant glisser sur moi comme une couleuvre, je hurlai plus fort que mon chien. Mais je dépassai encore les limites de l'horreur.



Je repris connaissance couché sur un matelas, en face d'un feu de tourbe, dans une maison inconnue, une « bijude » de paysan pauvre.

J'en jugeai d'après l'aspect des choses ambiantes. Des herbes et des plantes

séchaient, suspendues à des cordes sous l'auvent de la cheminée. Des poutres vermoulues se croisaient au plafond. Une chandelle, dans son « bégaud » de fer scellé au mur, éclairait à ma gauche le bois ciré d'une armoire, et l'alcôve d'un lit. À ma droite, des bocaux et des fioles voisinaient sur un vaisselier avec des assiettes fleuries, des « cannes » en cuivre et des pots en étain. Une odeur planait sur tout cela, un relent de pharmacie ou de laboratoire. Où étais-je ?

Je me trouvais moins épuisé, moins brisé que d'habitude. Le poids que je portais depuis trois jours sur mes épaules me semblait plus léger. Je n'éprouvais ni fièvre, ni soif dévorante. J'eus même un certain plaisir à détendre mes membres, à faire jouer mes articulations... Mon esprit se dégageait aussi des stupeurs. Je le sentais plus calme, moins vide. L'âme charitable qui

m'avait recueilli et transporté dans cette chaumière avait su évidemment me soigner... Mais chez qui étais-je ?

Un homme parut. C'était un paysan, un vieillard en sabots. L'ensemble du personnage ne manquait point de caractère. Il tenait à la main une tasse pleine d'un liquide fumant, et s'approchait sans bruit.

Lorsqu'il se pencha, j'observai sa figure énergique et fine sous le bonnet de coton bleu, d'où s'échappaient des franges de cheveux blancs. Cette figure m'était complètement étrangère.

Cependant il me soulevait et portait la tasse à mes lèvres en disant :

— Buvez, monsieur le docteur.

Je le repoussai doucement.

— Tout va bien, murmura-t-il. Vous

voilà réveillé. Allons ! Avalez-moi ça hardiment.

Je m'écriai :

— Qui êtes-vous donc? Je ne vous connais pas.

— Moi je vous connais. Cela suffit, monsieur le docteur...

Et comme j'hésitais encore à boire :

— Ne craignez rien. La potion est bonne. Je l'ai préparée tout exprès pour vous.

En vérité, quand j'eus vidé la tasse, je me sentis tout à fait ragailardi.

— C'est la troisième que vous buvez, me dit mon hôte. Je vous ai pour ainsi dire entonné de force les deux premières. Mais il le fallait...

Je dus faire un geste de doute. Il répéta d'un ton autoritaire :

— Il le fallait... Les stryges mettent leurs amoureux à bout de sang. Je vous cite l'opinion de Cornélius Agrippa et du Grand Albert. D'ailleurs tous ceux qui ont lu et commenté le grimoire sont d'accord sur ce point.

Je restais aussi ahuri que s'il m'avait parlé hébreu. Il s'en aperçut et sourit avec mépris :

— Les docteurs ne savent pas tout. Il y a des maladies dont la cause leur échappe, des choses qu'ils dédaignent d'étudier parce qu'ils les taxent de sottise et de mensonge... Pauvres Docteurs ! Leur vanité rivalise avec leur ignorance. Et ils sont quelquefois victimes des phénomènes dont ils ne mesurent pas la valeur... La magie et

l'occultisme se venge de la chirurgie et de la médecine. Science contre science ! Les deux premières sont vieilles comme les origines du monde, les deux autres viennent à peine de naître...

Cette fois, je comprenais. Le bonhomme était un confrère, à la fois sorcier, rebouteux et guérisseur. Je m'expliquai les herbes et les fioles qui encombraient son logis. Je m'expliquai son langage précieux et savant, sa physionomie de vieux pontife finaud et rusé, ses gestes onctueux, son allure « distinguée » sous ses habits de campagnard.

Il m'avait recueilli et soigné à sa manière. Maintenant il m'expliquait, aussi, à sa façon, le mal dont je souffrais...

— Je suis persuadé, continua-t-il, que vous vous croyez la proie d'un cauchemar...

— Non !... Je me crois fou... Et je vous avoue même que j'ai écrit hier à un aliéniste de mes amis. J'attends sa visite demain matin...

Mon brutal aveu amena sur les lèvres du bonhomme un nouveau sourire.

— Voilà qui est bien jugé ! dit-il... Votre ami l'aliéniste n'a plus qu'à vous enfermer dans un cabanon. Cela lui sera plus facile que de vous guérir...

— La démence se guérit. C'est souvent une affection passagère, un trouble momentané.

— Possible ! Mais on ne traite pas les possédés comme on traite les déments. Vous n'êtes pas fou, monsieur le docteur. Non ! Vous n'êtes pas fou... Mais vous êtes le jouet d'une infernale puissance d'amour et de mort. En un mot, vous êtes la proie d'une

stryge qui vous pompe le sang.

Je frissonnai... Il ajouta pour achever de me convaincre :

— Vous pourrez, si cela vous plaît, refuser de me croire... Me traiter de radoteur et d'imbécile. Mais vous saurez la vérité. Écoutez-moi bien ! J'ai entendu vos coups de fusil et je suis sorti parce que je redoutais un malheur. Les hurlements de votre chien me guidaient. Je vous ai trouvé étendu dans les ajoncs... La stryge venait de vous lâcher. Son odeur imprégnait encore la lande, une odeur spéciale de charnier et de pourriture... Comme j'habite tout auprès, j'ai pu sans trop de peine vous traîner chez moi. Là, en vous examinant, j'ai été complètement fixé. Vos lèvres et vos tempes portent des stigmates qui ne trompent pas les initiés. Vous êtes marqué comme les moutons qui entrent chez le boucher, marqué pour le

trépas...

Ce qu'il affirmait ne me paraissait plus si invraisemblable. Ses observations cadraient avec mes sensations. Comme lui, je m'étais étonné des signes.

Alors la peur me prit... Une peur atroce de mourir. Et je me mis à parler... Mes aveux s'échappaient, coulaient comme l'eau d'une source vive. Je me confiais à lui comme à un ami, comme à un confrère docteur es-sciences magiques, et seul capable de me sauver. J'étais le condamné qui se voue aux espoirs chimériques, le noyé qui se raccroche à l'épave incertaine, l'estropié qui attend un miracle impossible.

Il sut mon aventure, jour par jour, heure par heure, je lui retraçai tout ce que j'avais éprouvé, vu et souffert. Je ne lui cachai ni mes terreurs, ni mes angoisses. Je

lui décrivis mon état physique et mon état mental, ma faiblesse, mon anémie, mon extrême irritation nerveuse, la tension de mes artères où bouillonnait le reste de mon sang, la nuit monstrueuse qui noircissait mon intelligence, la déroute de mes idées, le vide de mon crâne...

Immobile, les bras croisés, il m'écoutait sans m'interrompre. Les légers mouvements de sa tête, soulignant certains détails, me prouvaient son attention. Au bout de mon récit, quand je me tus, accablé, épuisé, terrifié, il reprit la parole sans émotion, comme un professeur en chaire...

— Je présumais les faits. Ils sont conformes aux données magiques. Je suis heureux de constater en passant que votre éducation médicale vous a puissamment aidé à les rétablir. Vous êtes un fervent de l'analyse et de la synthèse, monsieur le

docteur... Mes félicitations !

Les goules, les empuses et les stryges procèdent généralement comme votre Mirka... Elles captent leur proie par un regard. Ce regard pénètre dans le cerveau en le perforant. Un malaise imprévu et bizarre pèse alors sur la victime, une sorte d'appréhension, de crainte vague. Les sensations s'exaspèrent ensuite. Les facultés mentales s'irritent jusqu'à l'extrême... Vous avez éprouvé ces symptômes en revenant du Catet, dès le premier jour. Mais comme vous étiez plein de santé et en parfait équilibre cérébral, vous avez heureusement pu vous ressaisir et lutter contre l'influence maudite. La bête insinuée a dû longtemps vous tarauder le crâne pour y faire son trou.

Dès le soir de ce même jour, « l'esprit volant » de Mirka est venu vous rendre visite. Cette précipitation inusitée me prouve

que la stryge craignait à juste raison de manquer son emprise. D'ordinaire elles attendent plus longtemps. Elles guettent la désorganisation, la fêlure, le trouble hagard de leur victime. Cela se conçoit. Elles peuvent alors opérer sans résistance, sur des malheureux qui ne savent plus se réveiller...

Le bonhomme s'arrêta pour reprendre haleine. Dehors la brise secouait les arbres et passait en gémissant sur le toit de la mesure... Sa plainte évoquait, dans mon imagination malade, les douloureux soupirs des agonisants.

— Vous avez subi, continua-t-il, l'emprise de Mirka. Selon Del Rio, Bodin et Sinastrati d'Ameno qui font autorité en la matière, les stryges, les empuses et les goules se nourrissent du sang des hommes. Elles mordent en riant. La sensation est à la fois douloureuse et agréable. Celui qui est

possédé de ces démons a l'impression d'une chute dans le néant. Il cède pour ainsi dire au vertige d'un puits sans fond.

Combien sont consumés par un seul baiser ! La stryge s'est acharnée et grisée. Elle a bu et tari la source de vie. Le patient a rendu l'âme. Il est mort dans les ténèbres et dans l'horreur. Cependant la démonsse s'est enfuie, avec le rire muet de ses lèvres gorgées de sang, et le balancement gracieux de son corps astral... Ce n'est plus qu'un souffle qui passe, une petite flamme errante et vacillante au vent de minuit ! Félicitez-vous, monsieur le docteur, d'avoir subi presque impunément la visite d'une stryge. Mais craignez la récurrence. Il est grand temps de lutter, de combattre, de vaincre par les armes magiques... Demain la liqueur analeptique et enchantée, la tisane que je vous ai forcé de boire ne suffira plus. Demain

votre résistance sera vaine. Vos forces anémiées, vos nerfs brisés ne vous soutiendront plus. Demain il sera trop tard.

Sa main prophétique s'étendait sur mon front. Je bégayai :

— Sauvez-moi, délivrez-moi, ne me laissez pas mourir !

Il eut une seconde d'hésitation pendant laquelle je me crus perdu...

— Je vous sauverai, dit-il enfin, parce que j'aime mieux vous voir exercer la médecine à Saint-Martin qu'un autre. Avec vous je n'ai pas de concurrence à redouter... Vous ne me faites pas tort.

— Je vous promets, m'écriai-je. Je vous jure que jamais, jamais...

— Bon ! Ça n'a pas d'importance. J'ai toujours eu de bonnes relations avec votre

famille. Votre grand-père et votre père m'ont consulté jadis avec fruit. D'ailleurs, si cela vous amuse de me faire la guerre, allez-y ! On verra bien qui mangera l'autre. Ma réputation est solide et ma clientèle est établie. On connaît Pierre Fourchu, Pierre de Partout, le « Grand Pierre », comme disent les habitants de Saint-Martin qui sont si « petits ».

Son nom fut une révélation. Comme tout le monde j'avais entendu parler du grand Pierre, le plus fin guérisseur et le plus habile nécromant du pays. Ma prime jeunesse s'était enthousiasmée au récit de ses exploits. L'énigme, le mystère et le merveilleux de sa vie me plongeaient dans l'admiration. On citait son nom au cours des veillées. On racontait ses aventures extraordinaires, ses cures épiques, ses travaux gigantesques. On l'égalait à

l'enchanteur Merlin, à Cagliostro, à Nostradamus, à tous les génies, à tous les sorciers des légendes. Quels miracles n'avait-il pas faits ?

Ce fut avec toute la foi de mon enfance que je lui dis alors :

— Puisque vous êtes le grand Pierre, je remets sans crainte le sort de ma vie entre vos mains.

Ma confiance parut le toucher. Son regard étincela d'orgueil.

— Vous avez raison, monsieur le docteur. Je suis plus fort et plus armé pour vous guérir que tous les aliénistes du monde. Comme il ne faut pas perdre de temps, j'opérerai demain, chez vous, à l'heure voulue. J'attendrai avec vous l'arrivée de Mirka, et je vous promets que cette visite sera la dernière... Je forcerai cette stryge à

rentrer dans la tombe d'où elle sort...

L'espoir d'une délivrance prochaine me comblait de joie. Je ne voulais plus douter de son pouvoir.

Je le remerciai avec effusion, et l'invitai à venir dîner chez moi le lendemain soir.

— Mélanie nous préparera un menu soigné. Je décacheterai quelques bouteilles. Nous attendrons la stryge au dessert...

— Ne riez pas... Monsieur le docteur. C'est trop grave ! Quant à votre dîner, je l'accepte sans cérémonie. J'ai toujours aimé la bonne chère et le vieux vin.

L'aube blanchissait le ciel lorsque je quittai la maison du grand Pierre. Et je dus faire près d'une lieue pour rentrer chez moi.

Mon ami le médecin aliéniste me

surprit vers dix heures du matin. J'avais oublié qu'il devait venir.

Fort alarmé par ma lettre, il parut d'abord étonné de ne pas me voir aussi souffrant qu'il le présumait.

— Je croyais arriver chez un malade désespéré, chez un homme perdu. Je constate avec plaisir que je me suis trompé.

Il souriait. Je me mis à rire... L'espoir d'éviter la consultation que je jugeais maintenant inutile, m'inspira une réponse hypocrite.

— Ma lettre est pleine d'exagérations. J'ai regretté de l'avoir envoyée sans la relire, sans réfléchir. Car depuis hier je me suis repris. Mes forces et ma raison sont revenues. Pardonnez-moi ! Je crains de vous avoir dérangé sans cause, sans nécessité absolue...

— Baste ! Mon temps n'est pas si précieux et ma visite ne sera peut-être pas absolument vaine. Réellement vous n'avez pas l'air très solide...

Je Voulus me défendre, il insista.

Je dus me prêter à Son examen qui fut long et attentif, raconter encore mes étranges visions, décrire mes sensations, revivre une fois de plus mes épouvantes.

Je le fis en toute vérité et en toute conscience, mais cette fois sans émotion, sans passion. Les promesses de Pierre Fourchu m'avaient reconforté comme sa tisane. Je comptais sur son pouvoir magique beaucoup plus que sur la vraie science de mon ami pour me guérir.

Voilà où j'en étais réduit ! Moi, docteur en médecine de l'Université de Paris, j'admettais l'insensé, l'absurde, et le

surnaturel. Je croyais à l'intervention d'une stryge dans ma vie. J'y croyais fermement. Et je croyais aussi aux sorciers, aux guérisseurs à tous les charlatans, à tous les cabotins de l'occultisme. Et je me demandais comment j'avais pu être si longtemps aveugle, pourquoi mes yeux ne s'étaient pas ouverts plus vite à la Vérité ?...

Je devais être fou !

Ce ne fut pas absolument l'opinion de mon ami.

— Vous me paraissez excessivement débilité, me dit-il. Vos nerfs sont épuisés comme par un long surmenage. On pourrait réellement admettre la perte d'une grande quantité de sang. Il n'en est rien, fort heureusement. Avec d'énergiques reconstituants, des toniques, un exercice modéré et un peu de suralimentation, les

forces perdues reviendront vite. Ceci n'est que secondaire. La cause du mal n'est pas là.

Je crus devoir prononcer les paroles qu'il n'osait dire.

— Parbleu... Je suis complètement fou...

— Non, vous n'êtes pas, du moins quant à présent, complètement fou... demi-fou peut-être ! Une belle excitation cérébrale... un petit commencement, un début qu'il faut enrayer. Ne regrettez plus de m'avoir écrit. Votre lettre n'exagérait pas trop et je suis venu à temps, car si vous suivez bien niés prescriptions, je garantis le succès final.

Je m'empressai de lui demander :

— que faut-il faire ? Je suis décidé à tenter l'impossible pour guérir.

— Tranquillisez-vous. Je ne vous ordonnerai rien d'impossible. Au contraire ! Mon traitement sera simple, facile et agréable à suivre. Vous quitterez Saint-Martin dès demain, dès ce soir si vous pouvez... Une valise est si vite bouclée !...

Vous quitterez donc Saint-Martin et vous irez à Paris...

— Dans quelle maison de santé ? Dans quel asile ?

— Vous éviterez toutes les maisons de ce genre. Vous irez à Paris pour vous distraire.

Je sursautai. Il répéta :

— Vous m'entendez bien ! Vous userez largement des spectacles et des plaisirs que Paris procure aux hommes intelligents. Vous irez au théâtre, au concert, au cirque et aux

courses. Vous vous mêlerez aux foules dans la rue. Vous vous griserez de mouvement et de tapage. Vous vivrez dans un tourbillon, n'ayant qu'un seul but, celui de vous distraire, de couler des heures joyeuses, d'occuper vos pensées, d'éblouir vos yeux, d'étourdir Vos oreilles... jusqu'à ce que vous ayez tué la bête qui vous ronge...

Je répétais ahuri :

— La bête qui me ronge... Quelle bête ?

— L'ennui, parbleu ! Voilà la cause de votre mal. Vous souffrez de cette maladie qui fait tant de ravages parmi les désœuvrés et les oisifs, de cette exaltation des sens spéciale aux rêveurs, aux solitaires. Vous en souffrez d'autant plus que vous êtes jeune et plein de sève. Votre imagination crée de toutes pièces la vision obsédante, le fantôme

meurtrier. Et parce que la beauté de Votre cliente, mademoiselle Kovieska, vous a particulièrement frappé, parce que les circonstances de votre visite au Catet vous ont ému ; la vision s'est personnalisée et a pris l'apparence de Mirka. Le même phénomène de suggestion se produit chez certains mystiques, qui se figurent voir des saints ou des anges. Remarquez que ces gens-là sont persuadés comme vous de la réalité de l'apparition. Ils la sentent près d'eux ; contre eux... La même cause produit toujours les mêmes effets. Le patient s'hypnotise inconsciemment. L'image évoquée se dresse devant lui insaisissable mais vivante. Il perçoit ses contours, sa masse, sa forme, sa couleur, son odeur, ses gestes. Voilà l'effet.

Quant à la cause, je le répète encore, c'est l'ennui ; le « spleen », disent les

Anglais... Quelle vie menez-vous à Saint-Martin ? J'entends bien que vous n'êtes pas cloîtré, que vous pouvez sortir à votre gré, courir les champs et les routes, aller et venir. Mais enfin vous vivez la plupart du temps comme un ermite, dans la solitude. Votre clientèle n'est pas assez nombreuse pour vous occuper toute la journée. Vous avez le loisir de rêver, de laisser vagabonder votre imagination, de vous absorber dans vos pensées. Personne ne vient vous distraire, vous secouer, vous réveiller, vous ravir aux suggestions. C'est l'existence plate et grise, les jours et les heures oisives, la claustration au logis en hiver, avec le spectacle de la pluie qui bat les vitres, de la neige qui couvre les champs, du ciel normand si triste et si lourd. J'ajoute que vous êtes absolument privé d'affection et d'amitié. Pourtant vous savez aussi bien que moi les impérieux besoins de la vie. L'homme n'est point fait

pour vivre seul. Il doit respirer une atmosphère chaude de tendresse, se créer une famille, chercher et trouver des amis. Si vous n'obéissez pas à ces vœux de la nature, votre malaise passager deviendra chronique. Vous vous consumerez lentement, sûrement. Vos facultés intellectuelles sombreront dans l'épouvante. Ce sera la nuit et la démence... Ce sera l'internement, les douches ou le cabanon... Avez-vous compris ?

Très pâle, je baissai le front. La logique de ses conclusions m'écrasait. Cependant je pensais encore sournoisement au Grand Pierre...

— Vous partirez, n'est-ce pas ? Vous irez à Paris ? Vous dompterez vos nerfs ?... Pas de mollesse surtout, pas de songeries ! Ne pensez à rien...

Je fis un effort pour lui répondre :

— Je partirai. Oui ! Je partirai demain ou après-demain...

— Pourquoi pas de suite ? Je puis vous conduire en voiture à Saint-Lô. Venez !

— De suite... Songez donc ! Comment partir de suite ? Il faut que je mette en ordre mes affaires. J'ai des obligations, des devoirs... mes fermiers... mes clients... Je m'en irai certainement. Mais je ne puis pas partir comme cela sans avertir personne. On croirait que je prends la fuite, je me sauve comme un voleur.

Il haussa les épaules et me dit :

— Vous manquez de décision et d'énergie. Les solutions rapides sont pourtant les meilleures.

Toutefois il n'insista plus pour m'emmener avec lui et je changeai la

conversation immédiatement.

Nous évoquâmes de communs souvenirs. Il fut question de nos anciens camarades d'école, établis médecins et disséminés aux quatre coins de la France. Les uns possédaient une bonne clientèle, d'autres luttaienent contre la concurrence, d'autres enfin ne faisaient rien, comme moi.

Je m'efforçais de m'exprimer lentement, raisonnablement, de discuter avec froideur comme un homme que rien n'agite.

Mais il dut remarquer mes préoccupations, relever mes distractions, noter mon trouble, car je le vis plusieurs fois me fixer d'un œil observateur.

Il ne partit qu'après déjeuner, en me renouvelant ses prescriptions, et m'enjoignant de les observer strictement,

sous peine des pires calamités.

Ses dernières paroles bourdonnèrent à mes oreilles comme un vol de mouche importune.

Mais quand je vis disparaître sa voiture au tournant de la route, je regrettai amèrement de l'avoir laissé partir seul.



Mélanie avait reçu mes ordres pour le repas du soir. Je le désirais succulent, délicat, et digne du convive que j'attendais. On ne reçoit pas tous les jours un hôte de choix. Et Pierre Fourchu, dans la circonstance, était plus, qu'un invité, plus qu'un ami, c'était un sauveur.

Ma cuisinière chercha naturellement à savoir pour qui je lui imposais tant d'apprêts. Sa curiosité occupa mon attente. Je pris

plaisir à l'exaspérer.

— Dites-moi. Est-ce encore un médecin qui va venir ?

— Non, Mélanie.

— C'est peut-être bien monsieur le curé ?

— Non.

— Alors qui est-ce ?

— Vous verrez.

— Je verrai... Bien sûr. En attendant vous pourriez me dire. C'est ennuyeux de faire la cuisine pour des gens qu'on ne sait pas...

— Allez toujours. Mon invité est un fin gourmet. Il appréciera vos talents.

— Pourquoi donc que nous ne voulez

pas le nommer ? En v'là des cachotteries.
Vous n'avez pourtant pas invité le diable...

— Si ! J'ai invité le diable. Ou plutôt celui qui viendra représente à la fois le médecin, le curé et le diable... Comprenez si vous pouvez et mettez-vous à l'ouvrage. Si vous bavardez au lieu de surveiller les sauces, le dîner ne vaudra rien.

Elle n'insista plus. Mais comme je quittais la cuisine je l'entendis maugréer :

— Y a pas d'erreur ! Il est « raide fou ».

Ce jugement m'impressionna parce qu'il semblait dénué d'artifice... Les âmes simples apprécient les choses crûment, mais avec bon sens. Or Mélanie était simple, bien que maligne, et portée vers la médisance.

Pierre Fourchu fut absolu ment exact.

Je l'avais invité pour sept heures ; à

l'heure juste il frappait à ma porte.

Mélanie l'introduisit dans mon cabinet avec des gestes respectueux, un empressement ému, une amabilité effarée.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Fourchu. Oui ! Le docteur est là. Nous attendions avec impatience l'honneur de votre visite...

La commère n'eut pas rendu tant de politesses à un prince ou à un évêque.

Mais, habitué aux hommages du vulgaire, Pierre semblait trouver cet accueil tout naturel.

Il n'avait fait pour venir dîner chez moi aucun frais de toilette. Son costume était celui de la veille, le bonnet de coton bleu, la blouse de toile, les sabots. Cependant il portait sur l'épaule, à la façon des

chemineaux, une sorte de grosse besace
embrochée à la pointe d'un bâton...

— Vous pourriez, lui dis-je, confier
votre bagage à ma bonne. Elle vous le rendra
à votre départ.

Sans me répondre, il fut déposer son
fardeau dans l'angle le plus noir de la pièce.
Puis, fronçant les sourcils, il s'écria :

— Ces choses-là sont
« enquéraudées »... que personne n'y
touche!

La menace eut pour effet d'épouvanter
Mélania qui se sauva. Je m'empressai de
répondre :

— Soyez tranquille, Pierre, personne
n'y touchera.

Mais déjà il riait.

— J'ai parlé pour votre servante. Les femmes sont curieuses et je déteste que l'on mette le nez dans mes affaires. Maintenant l'incident est clos, et vous me voyez prêt à faire honneur à votre repas.

Dans la salle à manger, son œil inquisiteur s'arrêta sur la nappe bien blanche couverte de vaisselle, d'argenterie et de cristaux. Il inventoria les bouteilles de vieux vin, renifla la bonne odeur de cuisine et me déclara :

— Je suis heureux de m'asseoir à votre table en face de si bonnes choses. J'ai le tempérament d'un sybarite, mon cher docteur, et je ressemble en cela à tous les hommes de science... Chacun sait que les vieux savants ont le bec fin...

De fait, il dévora comme un goinfre et but comme un trou. Mon temps se passa à

remplir son verre et son assiette.

— Encore un morceau ?

— Avec plaisir.

— Encore un doigt de vin ?

— Deux doigts, si vous voulez ?...

Nous ne disions que des choses banales, car je n'osais, malgré mon inquiétude, l'interroger sur ce qu'il allait faire pour me délivrer de Mirka.

Mélanie finissait d'en lever le couvert et de servir le café, quand il lui demanda sans vergogne :

— Vous n'avez plus besoin de revenir...
N'est-ce pas...?

— Non, monsieur Fourchu.

— Alors enfermez-vous dans votre

cuisine et n'en sortez plus... Vous m'entendez bien... Je vous défends d'en sortir quoi qu'il advienne...

La peur étouffa la réponse de ma bonne. Elle s'esquiva toute pâle. Je balbutiai :

— Dites-moi Pierre... Dites-moi...

Il me coupa la parole parce qu'il avait deviné ma pensée...

— Je ne vous dirai rien. À quoi bon ? Chose promise, chose due... J'agirai comme il faudra, suivant les rites et les préceptes des grands maîtres... N'ayez crainte ! Pierre Fourchu connaît ses auteurs et sait les pratiquer.

Il versa dans sa tasse le quart d'un flacon de cognac et m'en offrit :

— Prenez une « rincette ». Ça donne

du cœur au ventre et vous en avez grand besoin...

J'obéis. L'alcool releva un peu mon courage, car j'étais aussi désesparé, aussi lâche qu'un malade avant l'opération chirurgicale qui doit le tuer ou le guérir.

Le temps passait. Pierre ne finissait pas de siroter son café et de fumer sa pipe... Vers neuf heures, je lui montrai la pendule...

— Vous savez qu'elle vient à dix heures...

— Bon ! ne nous pressons pas. La précipitation est inutile. Nous recevrons votre stryge à l'heure dite...

Tout sera prêt...

Il se leva cependant et nous passâmes dans mon cabinet.

Sa physionomie souriante jusqu'alors devint soudainement grave. Un pli barra son front entre ses sourcils, ses lèvres se pincèrent, il parut réfléchir profondément.

Je respectai ces réflexions qui durèrent bien dix minutes, puis il me dit :

— L'important est d'opérer sans erreur, sans oublier... Une maladresse suffirait pour tourner contre nous l'effet du maléfice. Ce phénomène, qui n'est point rare, est connu sous le nom de « choc en retour ». Celui qui tente est tenté, celui qui frappe est frappé, celui qui tue peut mourir...

Je répondis par un signe muet. Il reprit :

— Aidez-moi d'abord à ranger les meubles et à faire le vide dans l'appartement.

Nous transportâmes dans ma chambre le bureau, les chaises, les fauteuils, les étagères de là bibliothèque, et même les cadres des murs.

Ce travail m'essouffla. Mais Pierre maniait les meubles mieux qu'un déménageur. J'appris ainsi qu'il était resté, malgré la vieillesse, robuste et souple comme à vingt ans.

Une fois la place nette, le bonhomme tira de sa besace une grande robe rouge dont il se revêtit. Cette robe le serrait au cou et lui tombait sur les talons. Elle portait dans toute la longueur du dos une croix de soie bleue, mais une croix « renversée », c'est-à-dire placée les bras et la tête en bas. Une cordelière d'argent la liait à ses reins.

Ainsi accoutré, il ôta son bonnet et ses sabots.

— Pendant les hostilités contre le démon, il importe, me dit-il, d'être nu-tête et pieds nus...

Il mit aussi des lunettes très noires « pour éviter l'atteinte des yeux de Mirka ». Puis il m'expliqua :

— Les armes dont je dispose sont innombrables. J'ai la voyance, le contre-signe, l'envoûtement de haine, la grande opération de la clavicule... Mais tout compte fait, je m'en tiendrai à une cérémonie plus simple, celle du « sacrifice de gloire ». Je lutterai contre cette larve projetée d'un corps de harpie comme un guerrier, comme un paladin, avec le charme des conjurements d'une part, avec la force de mes exorcistes de l'autre, enfin avec cet épieu.

Il saisit son bâton et me fit remarquer sa longue pointe en fer.

— Voici l'épieu ! La pointe a trempé dans l'eau bénite pendant trois nuits consécutives, et j'ai prononcé sur elle « à rebours » les mots du « monitoire vengeur ». Cette pointe tuera Mirka...

Ses paroles m'entraient dans la mémoire malgré leur signification obscure. L'acuité de mes sens était extrême. Mes nerfs vibraient comme les cordes d'une harpe et une atroce angoisse me pinçait le cœur.

Pierre Fourchu ne semblait pas s'apercevoir de mon émotion. Il continuait ses préparatifs, méthodiquement sans hâte, avec des gestes lents et précis.

Un morceau de charbon lui servit pour tracer sur le plan cher un cercle magique, y inscrire des signes bizarres et des lignes en forme d'étoile à cinq branches. Sa besace lui

fournit un crâne humain, une paire de cornes, un cadavre de chauve-souris et la tête d'un chat crevé. Il plaça ces différents objets aux quatre points cardinaux de l'étoile, dont une seule pointe resta visible. Un creuset rempli d'une poudre noirâtre occupa le cœur de l'étoile et le centre du cercle. Il monologuait toujours :

— Le crâne humain termine la route du crime, c'est la relique d'un parricide guillotiné. La chauve-souris indique les voies de la science. La tête de chat symbolise la jalousie et l'hypocrisie qui sont les vertus du démon. Les cornes de bouc incarnent les peines et les joies de l'amour. Quant au creuset, il contient les charmes des « neuf conjurements », une poudre composée d'aristoloche, d'aloès, de cinnamome, de mandragore, de nénuphar, d'euphorbe, d'hépatique, de phosphore et de soufre...

Cette poudre brûlera au contact de la vampire dès qu'elle aura posé le pied dans le cercle... Vous jugerez de l'effet.

Mon angoisse grandissait à mesure que s'écoulait l'heure. Pierre s'était mis à tourner autour du cercle. Il tournait d'un pas régulier, en gesticulant, en brandissant son pieu, en prononçant d'étranges syllabes...

Sa robe rouge, le regard noir de ses lunettes et ses longs cheveux blancs. lui donnaient un aspect sauvage, sinistre et cruel.

Tout à coup il s'arrêta, aux écoutes, l'index contre la tempe, immobile comme un bloc de marbre.

— Elle vient... murmura-t-il... Elle vient... Je la sens venir...

Une sorte de râle s'échappa de sa

gorge, puis il se tut écrasé d'épouvante... Le silence plana, un silence froid et complet.

Pierre me dit tout bas :

— Éteignez la lampe...

Comme je ne bougeais pas il la souffla lui-même et ce fut la nuit...

Dix heures sonnèrent au clocher... Je distinguai le tâtonnement d'une main sur la porte, un frôlement, mou, indécis.

Pierre prononçait une invocation latine, triste comme un miserere.

— *Induat maledictionem sicut vestimentum, intret sicut aqua in interiora ejus et sicut Deus in ossibus ejus.*¹

Le frôlement continuait scandé,

1 Laissez la malédiction comme un vêtement, entre l'eau dans le sien, et ainsi de suite dans ses os.

interrompu par une sorte de halètement...
les soupirs d'une âme en détresse.

Pierre se mit à genoux ou plutôt à quatre pattes comme un chien pour hurler.

— *Juda ! advocate de ses per atis in rebus... Ora... Ora pro me !*²

La porte vira. Une froide caresse de vent passa dans mes cheveux, et une lueur très vive incendia la pièce... La poudre du creuset brûlait, déroulant de blanches spirales de fumée...

Alors je vis Mirka... Elle était prise dans cette fumée comme aux nœuds d'une corde... Son corps voilé de deuil se tordait à la façon des reptiles. Mais ses yeux gardaient leur flamme ardente, ses lèvres leur rire gelé. Et ses mains frénétiques

2 Judas ! l'appel suit ses sujets... Priez... Prier pour moi !

griffaient le vide...

Pierre lui faisait face, debout, l'épieu en main, lançant l'anathème :

— Lepidatrix, Comestrix, Somniatrix, Vade retro ! Seductrix, devoratrix, vade retro !

Les deux formes aériennes, les vapeurs souples et annexes, stryge et fumée, s'enlaçaient plus étroitement, luttèrent plus violemment, l'une étouffant l'autre... Car Mirka faiblissait, ses yeux perdaient leur infernal éclat, ses mouvements diminuaient de vigueur.. Bientôt, je la vis plier, renversée, courbée comme par un vent d'orage la tige d'une grande fleur pâle. Puis ses bras se tendirent suppliants vers moi... ses bras m'implorèrent...

Mirka n'était plus qu'une femme, un être de faiblesse et de charme dans les

palpitations de la mort... Une immense pitié me souleva. Je domptai l'horreur qui m'immobilisait : les mains crispées, les lèvres tremblantes, le corps secoué de frissons.

— Pierre, m'écriais-je, faites-lui grâce !

Il ne me répondit pas. Son épieu dardé transperça la fumée... Un cri... Un cri de douleur humaine... Une plainte aiguë, déchirante vibra dans l'espace... Et la flamme du creuset s'éteignit...

Décrire exactement mes sensations dans les minutes qui suivirent me parait tout à fait impossible. On ne décrit pas un tel désarroi, une telle confusion, un pareil tourbillon, une pareille fermentation d'idées violentes et rapides...

Je m'aperçus que le grand Pierre avait rallumé la lampe, dépouillé sa robe rouge et

ramassé son matériel de sorcellerie quand il vint me secouer pour me dire :

— Allons ! L'opération est finie et bien réussie, docteur... Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Je me fis violence pour l'accompagner jusqu'à la porte. Il me regardait, si je m'en souviens bien, d'un air assez méprisant, comme un brave soldat regarderait un lâche... Ce fut d'un pas vif qu'il se mit en route.

Ai-je dormi cette nuit-là ?



Les décisions naissent des événements. Elles s'imposent sans qu'on les ait cherchées. On devient clairvoyant d'après coup.

C'est ainsi qu'au lendemain de cette scène satanique, de cette œuvre de magie, par laquelle Pierre Fourchu avait vaincu la Stryge, je me décidai à suivre les conseils de la vraie science, en quittant Saint-Martin pour Paris.

Je revenais naturellement aux conceptions logiques et saines, parce que mon esprit était moins troublé, moins perplexe, mes nerfs moins tendus, mes muscles plus solides. Les malades sont ainsi. Ils usent d'un remède, puis d'un autre, sans la moindre vergogne. Les guérisons résultent de traitements divers. La foi bien qu'ondoyante sauve toujours.

Mélanie reçut l'ordre de préparer mes malles sans s'étonner.

— Vous partez, monsieur le docteur...
Eh bien ! vous avez raison. L'air du pays ne

vous vaut rien.

Je ne cherchai pas à pénétrer son arrière-pensée. Elle avait une mine sérieuse et maussade. Sa langue, ordinairement prompte et agile semblait liée.

La matinée fut occupée aux préparatifs de mon voyage. Je dus commander une voiture pour me porter à la gare de Belval ; écrire à mes rares clients et à mes fermiers, prendre enfin toutes les dispositions nécessitées par les circonstances.

J'achevais ma dernière lettre quand un homme du village de la Huchette me vint prévenir qu'on me demandait d'urgence au Catet. Madame Kovieska l'avait brusquement chargé du message. Comme il lui apportait sa quotidienne provision de lait :

— Courez, avait-elle dit, chercher le docteur. Ramenez-le bien vite...

Il n'avait pas couru, mais il était venu tout de même après ses besognes faites. J'ai déjà écrit qu'en Basse-Normandie, on ne se pressait jamais de requérir un médecin.

L'idée de retourner au Catet me fut d'abord odieuse. Je faillis congédier le messenger avec un refus tout net.

Ensuite la curiosité prévalut. On ne m'appelait pas sans cause. Une dernière visite à Mirka pouvait m'être utile. Je constaterais peut-être les phénomènes consécutifs à l'expérience magique. Mes convictions ou mes doutes seraient affermis.

Bref, je partis. L'homme qui retournait aux Huchettes m'accompagna en se plaignant du rendement des terres et de la cherté de la vie.

J'arrivai au Calet sans m'être aperçu de la longueur du chemin.

Mon impression fut dès la porte que des événements graves étaient survenus.

Le domestique muet m'accueillit avec des signes multiples et rapides, suivis de petits cris qui ressemblaient à des plaintes.

Mais je ne savais pas traduire son langage.

Dans le salon, madame Kovieska était enfoncée dans un fauteuil, le front entre ses mains. Ses doigts fourrageaient le désordre de ses mèches blanches. Ses yeux au creux des orbites reflétaient l'angoisse.

Elle me dit :

— Ma fille est morte.

Je restai saisi et sans voix pour lui repoudre.

Elle répéta :

— Ma fille est morte... Il faut constater le décès.

Son chagrin morne m'apitoyait, j'eus préféré des larmes, des cris, des blasphèmes, une révolte contre la fatalité...

Mes remords eussent été moins vifs...
Mes remords d'assassin...

Pourquoi étais-je venu, devant cette mère navrée, devant cette femme en deuil, moi qui avais créé ce deuil, cette douleur ?

Elle se dressa glacée et sombre.

— Venez avec moi, venez.

Je dus revoir l'obscurité de la chambre, le lit éclairé par les bougies... Mirka toute blanche et les mains jointes dans le geste des morts.

Je ne m'approchai qu'en tremblant.

Madame Kovieska prononça d'un accent singulier :

— Ne craignez pas. Cette fois ma pauvre enfant est réellement morte.

Cette phrase me parut absolument vide de sens. Je me livrai aux constatations d'usage. Le visage de la jeune fille ne dénonçait pas les souffrances d'une agonie. Elle conservait son aspect de vierge en cire... Mais ses membres étaient raides et froids, son cœur ne battait plus.

Une chose me frappa particulièrement. Mirka portait au-dessous du sein gauche la trace d'une brûlure, d'une petite brûlure ronde faite comme au thermocautère, une véritable « pointe de feu »... Était-ce la blessure magique, le coup d'épieu du sorcier ?

Mon examen terminé, les paroles de

circonstance me vinrent naturellement.

— Tout est fini... Il n’y a plus d’espoir.

Puis je demandai :

— À quelle heure est-elle morte ?

Madame Kovieska parut se recueillir pour me répondre :

— Vers dix heures hier au soir, j’ai entendu un cri... un seul cri. Je me suis précipitée... Elle venait de rendre le dernier soupir.

Les circonstances de ce décès ne sont pas naturelles, mais tout était extraordinaire dans la vie de ma fille depuis que...

Elle s’arrêta, je répétai machinalement :

— Depuis que...

Mais elle passa à d'autres idées.

— C'est effrayant, s'écria-t-elle, de se réveiller en plein sommeil pour mourir, d'être tuée comme par la foudre... pourtant Mirka se portait mieux depuis quelques jours. Chaque matin je constatais des améliorations de bons symptômes... Je pensais : "Bientôt je n'aurai plus besoin de la peindre pour la reconnaître, pour lui rendre sa figure d'autrefois" car elle était belle avant son terrible accident, avant sa funèbre aventure... Elle était belle. On la regardait passer dans les rues de Varsovie...

Je posais une question rapide :

— Quelle aventure ? Quel accident...

— Quel accident ? C'est vrai ! vous ne savez pas. On ne peut pas supposer une pareille chose. C'est la seconde fois que ma fille meurt.

Elle ne me vit pas frémir et pâlir... la douleur forçait ses confidences, exprimées d'une voix sourde, lointaine...

— J'étais devenue veuve. Je demeurais avec ma fille au troisième étage d'une grande maison, pleine de ménages bourgeois. Nous étions unies par notre deuil et par notre affection mutuelle. Nous vivions des jours tranquilles et tristes. Un matin Mirka se réveilla dévorée de fièvre. Ce fut brusque et rapide. Le mal fit son œuvre malgré mes soins et mes veilles, malgré les médecins. La semaine suffit pour mettre mon enfant à bout de résistances et de forces. Elle rendit l'âme entre mes bras...

» Je ne dirai pas ma peine. Mes mains ensevelirent le pauvre corps sans vie, dans une fraîche toilette. Je mis des bracelets au bras ; des bagues aux mains, un collier d'or au cou... je la voulais belle pour l'éternité...

Puis on cloua la bière sous mes yeux et les prêtres vinrent la prendre...

» Quand Mirka fut partie, je restai toute seule et toute froide sans pleurer, sans penser. Les rumeurs de la maison me parvenaient à travers les murs, la vie bruyante des couples heureux, la chanson d'une mère berçant son enfant. Enfin la nuit tomba. Les heures furent noires. Elles tintaient aux cent clochers de Varsovie. Elles tintaient aussi dans mon cœur... À l'aube j'entendis des pas dans l'escalier, des pas que je crus reconnaître. Je courus ouvrir ma porte. L'espoir d'un miracle m'affolait. Je défaillis de terreur et de joie. Ma fille m'était rendue.

» C'était elle qui montait les marches. C'était elle. La fraîcheur du matin l'avait ressuscitée dans sa bière déclouée. La terre grasse du cimetière maculait encore sa robe

blanche. Elle n'avait plus son collier, ni ses bagues ni ses bracelets. Les malfaiteurs qui avaient vidé sa sépulture, s'étaient enfuis avec les bijoux, laissant la tombe ouverte.

» Je bénis ces voleurs qui avaient sauvé ma fille. Mais était-ce ma fille ou son cadavre qui revenait ?

» Car elle eut dès lors cette lividité, ce regard aigu, cette marche languissante et ces crises de long sommeil. Dès lors elle ne fut plus ma Mirka fougueuse et fière, mais une force brisée, une fleur sans sève et sans couleur. Le jour la blessait cruellement. Elle cherchait l'ombre des chambres closes ou se cachait sous d'épais voiles noirs. Elle ne mangeait plus. Pour soutenir la petite flamme vacillante de sa vie, elle dut boire du sang. »

Madame Kowioska s'arrêta. Des

sanglots trop longtemps contenus débordaient, et la secouaient. Moi je ne pouvais détacher mon attention du lit où gisait la morte. Son visage m'attirait. Les bougies y jetaient des lueurs et y creusaient des ombres... J'attendais son sourire muet de stryge... l'ardent rayon de ses yeux... Et mon cœur battait...

Tout à coup, je reculai d'un bond vers la porte. Le besoin irrésistible de m'échapper, de fuir cette maison maudite venait de me prendre.

Madame Kovieska me dit d'abord :

— Pourquoi partez-vous ?

Puis son attitude changea. Sa face ravagée exprima le mépris et la colère. Elle me désigna de son doigt crochu en hurlant :

— Il a peur... ah ! Il tremble devant

une morte, un homme... un médecin... ah !

Sa brusque fureur me poursuivit. De cruelles injures claquèrent à mes oreilles. Je détalais droit devant moi, sans rien voir, éperdu !

Sur la route, je finis par m'arrêter à bout d'haleine. Mais le toit du Catet se perdait alors dans les feuillages et le paisible bourg de Saint-Martin s'étendait sous mes yeux.



Je terminerai cette longue confession en relatant ma dernière entrevue avec Pierre Fourchu.

Il ne parut indispensable de lui rendre visite avant de quitter le pays. Je lui devais des remerciements et des honoraires et je désirais lui apprendre le résultat de son

maléfice.

Pierre me reçut sans façon au seuil de sa porte qu'il venait de clore pour partir en « tournée de consultation. »

Mes offres d'argent furent repoussées :

— Trop heureux de vous avoir rendu service, docteur, vous ne me devez rien...

Et comme j'insistais :

— Non ! Cela ne se fait pas entre confrères... D'ailleurs vous m'avez payé d'un succulent repas.

Nous en vînmes à parler de Mirka.

— Je suppose qu'elle est décédée, me dit-il. L'effet du « conjurement » est toujours fatal.

Aucune émotion ne l'agitait, aucun remords. Il avait tué la stryge comme il

aurait écrasé une vipère... tout simplement. L'acte criminel se résumait pour lui en une expérience de goétie, conduite au maximum de son effet, au succès final.

Il ne s'étonna pas plus des confidences de madame Kovieska.

— Je pensais bien que Mirka avait été enterrée. Toutes les stryges sortent de la tombe... Ce sont des mortes ressuscitées par Satan, avant que leurs âmes aient subi le jugement de Dieu. J'ajoute qu'elles sont presque toutes de race slave et particulièrement impitoyables. Dans leur « seconde vie » elles s'identifient au Prince des ténèbres. La lumière du ciel offense leurs yeux, vrais tisons d'enfer. Et vous ne savez que trop comment elles boivent le sang.

Il me dit encore, parce qu'il ignorait la

modestie :

— Sans moi, cette vénéneuse fille du diable vous « vidait comme un lapin »... La connaissance des vérités qui échappent aux savants du siècle m'a permis d'accomplir pour vous sauver la vie une œuvre hypervirile. Mais tout est bien qui finit bien !



L'express qui m'emporta vers Paris, m'arracha de ces horreurs. Ici, je dois reconnaître que mon ami l'aliéniste avait sagement raisonné, en m'ordonnant de quitter le plus vite possible ma solitude de Saint-Martin.

Fuyant l'épouvante, je trouvai le calme. Le regard de la stryge n'avait évidemment pénétré que les lobes superficiels de mon cerveau. Son baiser ne m'avait pas trop

« vidé ».

La pratique des scènes de vampirisme et de magie noire ne m'avait pas complètement rendu fou.

J'éprouvais le besoin de vivre, l'ardeur de respirer sans contrainte, d'égrener sans souci le chapelet des jours.

J'oubliai Mirka...



Ayant rangé par écrit sans rien omettre les faits observés et les angoisses vécues, je laisse aux docteurs, aux thaumaturges et aux nécromants le soin de conclure...

FIN

Jean Bouvier